

JEUDI

15 AOUT 1833.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BABEUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PERRET, imprimeur du Journal, rue St-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 105. Et à l'Office-Correspondance de MM. BRESSE et BOURCOIN, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.
Et chez tous les libraires et directeurs des postes des départemens.



TROISIÈME ANNÉE.

225.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est :

| POUR LYON. | | POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER. | |
|-------------|-------|--------------------------------------|-------|
| Trois mois. | 7 fr. | Trois mois. | 9 fr. |
| Six mois. | 15 | Six mois. | 17 |
| Un an. | 25 | Un an. | 33 |

Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau de la Glaneuse, franc de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La Prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

15 août 1830, émeute à Alby; désordres à Ustou (Arriège), 15 août 1831, troubles sanglants à Marseille, à l'occasion d'une procession; scènes sanglantes à Boisse (Lot). 15 août 1832, troubles sanglants à Augoulême à propos de l'acquiescement de deux chouans. 16 août 1830, troubles à Reims; émeute à Auxerre, troubles à Nîmes. 16 août 1831, continuation des troubles à Marseille; condamnation de la Gazette d'Anjou, 6 mois 800 fr. 16 août 1832, saisie de la Gazette de France.

DU POSITIF.

Notre gérant arrive à Clairvaux.... Il a reçu nos adieux, nous les siens : entre nous et lui il y aura sympathie, car les affections franchissent les distances et brisent les verroux.

Venons à quelques antécédens.

Si Granier Peût voulu, il n'y aurait pas de prison aujourd'hui pour ses péchés. Il serait libre, libre chez nous, ou libre au pied des Alpes, sous un ciel pur, au bord d'un lac embaumé.

Mais Granier est plus positif dans ses convictions. Granier savait bien qu'en se sauvant, il aurait fait sourire le pouvoir. Dans un cachot il est bien plus en vue que sur une terre étrangère. L'influence des verroux est grande; et les leçons données par les chaînes et les bourreaux sont puissantes sur les peuples. Granier n'ignorait rien de tout cela, et il arrive à Clairvaux avec un chant patriotique à la bouche.

Eh! bon Dieu! disait l'autre jour un haut fonctionnaire de Lyon, si Granier eût voulu s'échapper, nous lui aurions fait un pont d'or. C'est parce que Granier en a été bien convaincu, qu'il arrive maintenant à Clairvaux.

Quant à son journal, la Glaneuse, ajoutait encore le haut fonctionnaire, c'est une feuille dangereuse, et d'autant plus dangereuse à Lyon, qu'elle s'adresse au peuple, qu'elle est l'écho de la pensée du peuple, que le peuple la

reçoit, la lit, la médite; qu'on lui présente sans cesse le pouvoir en hostilité avec lui; et qu'on lui dit tout cela sans périphrase, avec une candeur brutale, comme on parle à des gens qui ne voient rien avec sang-froid. Si nous achetons un journal, nous achèterons la Glaneuse.

Mais la Glaneuse n'est pas à vendre; la Glaneuse, avec ou sans Granier, sera toujours un journal ouvert au cri du peuple, c'est-à-dire, de l'ouvrier, du pauvre, de celui qui travaille, sue et produit. Elle sera toujours l'organe des nobles infortunes, l'écho des patriotiques passions, et l'ennemie jurée des ennemis de nos libertés.

Voilà notre Glaneuse à nous, puissante, forte, vivace, brutale si vous voulez, mais juste et point à vendre.... Voilà notre Glaneuse, et voilà pourquoi notre ami Granier est maintenant en route pour Clairvaux.

M. Godard de Belbeuf.

La première présidence de la cour royale de Rouen est actuellement vacante. Or, comme elle donne au titulaire presque sinécriste qui la possède un revenu annuel de vingt mille francs, il y a foule de solliciteurs chez le ministre dispensateur de ces lucratives fonctions. — Le National racontait dernièrement qu'un des postulans les plus acharnés était un premier président de cour royale qui, pour obtenir la préférence, produisait comme un excellent titre la promesse qui lui en fut faite autrefois par Charles X. — La France ne saurait trop connaître ceux qui demandent et obtiennent toujours les places : c'est par les hommes qu'il prend pour ses appuis qu'on peut juger un gouvernement! Nous dirons donc à ce sujet tout ce que nous savons.

Le premier président dont parle le National, est tout simplement M. le marquis GODARD de Belbeuf, auquel appartient maintenant l'honneur et surtout le profit de présider la cour prétendue royale de Lyon. Chacun connaît l'amour et le dévouement inaltérables que M. le marquis avait voués à la sainte famille aînée que 1830 a vu sortir de la France. Il est probable que, par attachement

sinon pour les nouveaux maîtres mais du moins par les écus qu'ils distribuent, il a *promis* à ceux-là la même fidélité qu'il avait jurée au premier. Sa promesse a été agréée; et libre de tout souci, il mène, comme on sait, assez joyeuse vie; les jours coulent ainsi rapides et gais en attendant l'avenir, dont, soit par goût, soit par adresse, il laisse à Mad. la marquise le soin de s'occuper pour lui!...

Et croyez-nous, il a raison d'être sans souci à ce sujet, car madame son épouse remplit dignement sa mission. — Pendant que M. le *marquis* vit tout paisiblement près de sa cour royale, madame la marquise, taillée pour la vie orageuse des camps, se livre corps et ame aux agitations de la politique. Présidente du comité carliste qui siège à Aix, dans les états du bon roi Charles-Albert, elle correspond avec le quartier-général de Genève, et avec tous les foyers de conspiration établis tant dans l'intérieur de la France que sur toute la frontière. Sous ses ordres sont placés les nobles et puissans seigneurs de *Noailles*, *Forbin des Issarts*, une ci-devant roturière dont le père s'appelait *Roux* et qui est actuellement ennoblie sous le nom de *St-Ceyran*, etc., etc.

C'est Mme de Belbeuf qui donne le ton au parti émigré cantonné à Aix. Lorsqu'elle daigne quitter le conciliabule pour les promenades publiques, elle n'apparaît jamais que bardée de la tête aux pieds des couleurs du roi Charles X, et chamarrée des symboliques fleurs de lys. — Du reste, le gouvernement français ne veut voir ni Mme de Belbeuf ni les menées de son parti. Les routes sont sans cesse sillonnées par leurs courriers; chaque jour les notabilités carlistes passent la frontière pour entrer en France ou pour en sortir, sans qu'on se soit jamais permis de songer à les inquiéter. Il est vrai qu'il y aurait illégalité à le faire; ces messieurs sont porteurs de beaux et bons passe-ports... délivrés de nos... et nos gouvernans respectent tant la légalité!...

Mais on ne comprend probablement pas encore quel intérêt si puissant porte M. de Belbeuf à désirer vivement l'échange de sa première présidence contre celle de la cour de Rouen, puisque le pouvoir dans son touchant amour pour ses principaux premiers présidens de cours, vient de porter (pour la plus grande dignité de la haute magistrature) leurs traitemens à un taux égal et fort joli.

Ah! nous allons tâcher de l'expliquer. — M. le marquis a ses propriétés à peu de distance de Rouen. En faisant de cette ville le lieu de sa résidence, il en pourra soigner bien mieux la gestion. Voilà pour lui. Voici maintenant pour le parti: son influence, nulle à Lyon, devient un immense avantage lorsqu'elle s'exerce dans les fidèles provinces de la Vendée et de la Bretagne: monsieur pourra alors seconder madame. Enfin, placé à trente lieues de la capitale, il ne sera plus exposé à manquer les bonnes mais fugitives occasions d'obtenir les faveurs des pouvoirs, surtout si on exécute promptement ces chemins de fer qui abrègent tant les distances.

Qui niera maintenant que M. GODARD de Belbeuf ne soit bien venu à demander la première présidence de la cour royale de Rouen, et qui doutera que le patriotique gouvernement que nous avons le bonheur de posséder ne s'empresse de la lui accorder pour le récompenser de la fidélité qu'il lui a *promise*? — Entre amis, nous savons nous qu'on ne se refuse rien!

Lyon.

Un patriote de Châlons-sur-Saône nous a donné des nouvelles de notre gérant. — Granier est arrivé dans cette ville dimanche, à onze heures du soir, et a été reçu par plus de 200 patriotes qui l'attendaient sur le port. Lui et ses gendarmes ont été, pour ainsi dire, enlevés et portés dans les cercles patriotiques de cette ville. — Les témoignages du plus vif intérêt lui ont été prodigués par des hommes de toutes les classes.

— Le petit monument du quai des Célestins est achevé: on a enlevé depuis samedi dernier les planches qui l'entouraient. Le public en l'examinant a pu voir si c'était un simple corps-de-garde qu'on avait voulu construire ou si c'était un poste qu'on avait voulu se préparer contre les citoyens. Quant à nous, l'élégance des formes n'a pas suffi pour dissimuler à nos yeux le but des constructeurs. Jamais personne n'avait eu la pensée d'élever un corps-de-garde en cet endroit: La position de ce lieu, dans un quartier fort tranquille, l'avait toujours fait refuser pour un pareil genre d'établissement, et lorsqu'on vient tout-à-coup à l'adopter, qu'on y élève une construction en énormes pierres de taille, qu'on en éclaire l'intérieur par des croisées carrées placées à six pieds au-dessus du sol et qui peuvent fort bien servir de meurtrières, nous avons le droit de nous montrer soupçonneux et d'exprimer nos défiances. Au surplus, qu'importent au peuple toutes ces précautions? rendront-elles plus forts ceux qui les prennent? — Eh non! Le jour venu, il n'en coûtera pas plus d'abattre à la fois, les hommes, leurs murailles et leurs bastilles!... Que fait donc au peuple qu'il y en ait une de plus ou de moins! Du reste, nos autorités ne dérogent jamais aux vieilles règles; le monument achevé, il lui a fallu une inscription. Les sculpteurs se sont mis à l'œuvre, et on peut lire maintenant sur le fronton: « LIBERTÉ, ORDRE PUBLIC. » Parmi vous tous, lecteurs, qui vous piquez d'être Français avant tout, il en est peut-être qui ne comprendront pas ce dernier mot « PUBLIC », c'est qu'en effet, il n'est pas français. — Pourquoi donc l'est-on mis, demanderez-vous? — Voilà. — Dans le dix-septième siècle on croyait faire du beau et du grand lorsque dans un mot, on remplaçait un *u* par un *v*. — Il a semblé piquant à nos docteurs-ès-sciences de faire de l'érudition à propos du corps-de-garde, et donner en même temps, au bâtiment neuf, un vernis de gothicité tout-à-fait en analogie avec nos institutions; ils ont encore espéré par là faire croire, un jour, à l'antiquité de la race monarchienne qui avait pris ces mots si heureux et si vrais pour sa devise. — Sur l'avenir comme sur tout le reste, vous le voyez, nos autorités ont d'excellentes idées.

SOUSCRIPTION

POUR SUBVENIR AU PAIEMENT DE L'AMENDE

DE QUATRE MILLE FRANCS

A laquelle la Glaneuse a été condamnée par le jury de Lyon le 17 mai.

Deuxième liste recueillie par M. Depassio aîné.

Depassio, aîné, plieur, rép. 5 fr. Ronet, prolétaire, 25 c. Un rép. 55 c. Perret, prolétaire, 50 c. Un maître-ouvrier, 25 c. L. C. rép. 50 c. Tissot, prolétaire, 25 c. Borget, maître-ouvrier, 25 c. Rieu, aîné, rép. 50 c. Un prolétaire, 50 c. Un id. 50 c. Un id. 25 c. Un id.

20 c. Un id. 25 c. Un rép. 20 c. Un prolétaire, 20 c. Un ouvrier, 15 c. Blanchin, 25 c. Un bousingot, 50 c. Marroux, bousingot, 25 c. Dumon, 25 c. Un jeune rép. prolétaire de rigueur, 20 c. Bon, parisien, prolétaire, 50 c. Conte, rép. 25 c. Total 10 fr. 35 c.

NOUVELLES.

INTÉRIEUR.

Les champions du juste-milieu sont peu heureux dans leurs affaires d'honneur : M. Nestor Roqueplan, rédacteur du *Figaro*, provoqué par M. le colonel Gallois que les insultes prodiguées aux républicains par le journal salarié avait lassé, ne trouve rien de mieux pour lui répondre que d'assommer d'un coup de canne plombée son adversaire sans défense. Mais cette lâcheté ne devait pas rester impunie : forcé d'accepter le combat, le rédacteur du *Figaro* a reçu trois coups d'épée de son adversaire, et comme la lutte ne pouvait pas être continuée avec cette arme, M. Gallois a proposé le combat au pistolet, que M. Roqueplan a refusé, malgré les épithètes injurieuses que lui a prodiguées le colonel.

Un autre champion, pour avoir crié : *A bas les bards!* à ceux qui criaient à Clermont-Ferrand : *A bas les bastilles!* a eu la cuisse traversée d'une balle.

Un troisième, employé à un ministère, a reçu à la tête, dirigé par une main carliste, un coup de feu dont il est mort.

Enfin, à Lyon, le rédacteur..... mais chut..... on a pris pour nous l'engagement que nous garderions le silence.

— Le *National* avait vu casser l'arrêt qui prononçait contre lui une forte condamnation, pour avoir rendu compte des débats de l'affaire du coup de pistolet. L'affaire, renvoyée devant la cour de Versailles, a été de nouveau plaidée : M. Paulin, gérant, a été condamné à un mois de prison et à 5,000 fr. d'amende. On est soulagé quand on pense qu'un pareil jugement a été rendu sans l'intervention du jury.

— Nous recevons le premier numéro d'un journal qui vient de paraître à Marseille, avec la noble mission de s'adresser exclusivement au peuple, et de ne s'occuper que de ses intérêts moraux et matériels. Le journal s'intitule : **PARBRE DE LA LIBERTÉ.**

Nous ne pouvons que lui souhaiter de pousser rapidement de profondes racines dans un sol aussi fécond que celui du Midi.

— Le journal *L'Europe Littéraire* vient d'être mis en adjudication : une dernière mise à prix de 16,000 fr. n'ayant pas été couverte, l'adjudication a été renvoyée.

Malgré tous les éléments de succès; ce journal, qui s'était rattaché les sommités financières et les sommités littéraires de l'Europe vient ainsi de couler. Exemple juste et sévère du sort qui attend tous ceux qui, comme elle, se créeront l'ambitieuse mission de détourner les esprits de cette invincible tendance à la politique, qui s'empare de l'Europe entière.

— Les destitutions et les démissions vont bientôt laisser notre pauvre juste-milieu sans administrateurs, quelle que soit l'abondance des solliciteurs et des gens à vendre.

Les journaux de Paris nous annoncent en un jour la destitution de seize sous-préfets et de deux avocats généraux de la cour royale de Rouen, et la démission

du troisième avocat-général de cette cour, et des neuf chefs de bataillons d'une des légions de la banlieue.

— Un banquet patriotique a eu lieu à Nîmes, le 4 août : deux cent vingt patriotes se sont réunis à 5 heures, dans un jardin, près la *Placette*, et là, les toasts les plus énergiques ont été portés, par M. Pleindoux, père, *A la révolution de 1830*; par M. Reynaud, *A l'union des patriotes*; par M. Monnier, avocat, *A l'affranchissement du peuple*; puis, par d'autres citoyens, *A l'émancipation des prolétaires*; *à l'extermination des tyrans de tous les pays*; *à la liberté de la presse*; *à la souveraineté du peuple*; etc. Parmi ces allocutions vigoureuses, nous citerons, presque en entier, celle adressée aux prolétaires :

« Assez long-temps, les bénéfices de la société ont été pour quelques-uns, et les charges pour tous les autres.

« Assez long-temps, l'orgueil et la sottise ont établi parmi les hommes des distinctions puérides.

« Assez long-temps, les oisifs ont vécu de la sueur des hommes qui travaillent.

« Assez long-temps, le gouvernement du pays a appartenu au privilège.

« Assez long-temps, l'immoralité et la corruption ont été à l'ordre du jour.

« Il faut, enfin, que le règne de la justice commence; il faut que les droits de l'homme qui travaille soient reconnus; que le prolétaire prenne sa place dans l'ordre politique et social; que l'industrie, son unique propriété, ait désormais, devant la loi, la même garantie que la propriété du riche; il faut que la loi elle-même soit l'expression de la volonté de tous, et non l'œuvre de quelques aristocrates; il faut, enfin, que le principe de la souveraineté du peuple soit reconnu, avec toutes ses conséquences.....

« Citoyens, resserrons les liens qui nous unissent, en attendant le jour de la régénération, jour où l'égoïsme et l'exploitation feront place à la fraternité et à l'association.»

A la suite du banquet, les citoyens se sont rendus au café *Lafayette*, où la protestation suivante a été couverte, en deux heures, de plus de cent signatures :

Les patriotes de Nîmes aux Parisiens.

Citoyens de Paris,

Le pouvoir qui s'est substitué à la restauration a oublié son origine, pour suivre les errements de la première.

Qu'il viole les lois; qu'il bâillonne la presse; qu'il imite, en tout point, le gouvernement parjure de Charles X : c'est sa destinée. La même fin lui est sans doute réservée, et ce n'est pas nous qui le retiendrons sur le bord de l'abîme.... Mais, vous, Parisiens, avez-vous oublié ce que firent vos pères en 89 ?

En détruisant la *Bastille*, ils vous légèrent le soin de détruire toutes celles que la tyrannie oserait élever : vous ne répudierez pas un si bel héritage : nous en avons la conviction. S'il en était autrement, si vous laissiez achever les forts que l'on veut diriger contre le peuple, vous seriez traîtres à la nation; traîtres à votre propre cause; et le nom de Paris, invoqué, jusqu'à ce jour, par tous les hommes libres, serait, à jamais, maudit de tous peuples, et deviendrait l'exécration de la jeune Europe.

EXTÉRIEUR.

Nous extrayons d'une lettre de Gênes, reçue par un patriote lyonnais, les détails suivants :

..... le 8 août 1853.

« Le vil Charles-Albert n'ayant pas trouvé dans Bon-giovanni de Castelbourg, notre gouverneur, une ame assez lâchement cruelle pour l'aider dans ses projets d'odieuse, tyrannie lui a donné pour successeur Paolucci,



jadis général autrichien, — conseiller du duc de Modène, — et dernièrement chargé par l'Autriche de surveiller et espionner les affaires du Piémont.

« Nous voilà de nouveau plongés dans l'épouvante et l'horreur; hier, 7 août cinq individus ont été soumis au conseil de guerre; quatre ont été jugés à mort. Le médecin Castagnani est un de ces malheureux.

A Alexandrie sept individus viennent d'être condamnés à la mort ignominieuse; mais l'exécution a été momentanément suspendue..... »

Ces nouvelles nous sont confirmées par un de nos compatriotes qui vient de parcourir la malheureuse Savoie. — Les prisons, les forts mêmes les plus éloignés, tout ce qui peut, enfin, servir de lieu de détention, regorge de prisonniers qui, pour la plupart, ont été enlevés de leur domicile sans qu'on leur ait dit le motif et sans qu'ils puissent eux-mêmes le deviner. — Chambéry est dans la consternation: Le général Guillet et un autre officier ont dû y être fusillés dans la journée d'hier. Pour bien apprécier l'assassinat de l'infortuné général, on a besoin de savoir qu'il est âgé de 75 ans, incapable de prendre part à aucun complot, puisque les infirmités que sa vie militaire lui a valu l'ont mis depuis long-temps dans l'impossibilité de sortir de son lit, — qu'il est père de six enfans que sa mort réduit à la plus affreuse misère, car ils n'avaient pour vivre que la pension de retraite accordée aux longs services du général!.....

La haine que tous ces crimes excitent contre le gouvernement de Charles-Albert s'accroît de plus en plus: Le moment n'est, sans doute, pas loin où les bourgeois auront à les expier.

Théâtres.

En général, les réputations d'enfance ne s'étendent pas au-delà de la jeunesse; et quand le phénomène est devenu homme ou femme, c'est-à-dire quand il a atteint cet âge où l'amour est de l'amour, et le talent une œuvre de raisonnement et de calcul, la nature reprend ses droits, l'arbre chargé de trop de fruits avant sa maturité dépérit et tombe, et l'ou est puni par une longue pauvreté des trop précoces richesses qu'on a possédées.

Je pourrais vous citer vingt exemples à l'appui, mais j'aime mieux en venir à une exception.

Mademoiselle Léontine Fay, aujourd'hui madame Volnys, connaissait les enivremens de la gloire, quand les autres enfans ne connaissent que les douceurs d'un bâton de sucre d'orge. Il y a plus de quinze ans que nous l'applaudissons, et tout annonce que sa besogne et la nôtre ne sont pas près de finir. En cessant d'être *phénomène*, Léontine n'a rien perdu de son talent, seulement ce n'est plus un talent de petite fille à poupées; et quand elle parle d'amour ou d'amitié, de gloire ou de reconnaissance, on devine, on voit que le cœur est pour quelque chose dans ses émotions, tandis qu'à 5 ou 6 ans ce ne pouvait être que l'instinct, ou..... je ne sais quoi.

Du reste, que son enfance ait été prodigieuse ou non, Madame Volnys n'en est pas moins aujourd'hui une actrice fort remarquable, à laquelle le Gymnase doit la plus grande partie de ses succès.

Dans le *Ducl sous Richelieu*, elle a été dramatique à épouvanter les femmes adultères; et, amour, délire ou terreur, Marie a trouvé dans toute la salle des ames qui étaient un écho de la sienne. C'est là un triomphe d'émotions poignantes.

Le brillant *Chevreuse*, sous les traits de Volnys, n'a pas fait mentir la haute réputation de l'acteur. Beau et élégant diseur, pathétique et brûlant, Volnys s'est montré à nous avec les brillans avantages que la Capitale nous avait signalés; et son succès

a été égal à celui de sa femme; succès général, car le drame parcourt tous les étages de la société, comme toutes les pièces d'une salle de spectacle.

Le lendemain c'était le *Gardien* et *Louise*. Dans le premier: ces vaudevilles, si bien nuancé, si attachant, si scribéen, Madame Volnys a trouvé de ces choses si heureuses, de ces demi-mots bien jetés aux oreilles attentives, que le drame tout entier est ressenti, et que les mouchoirs jouaient déjà leur rôle. Elle, Volnys a déployé des qualités exquises de diction, de lecture, qu'on est forcé d'applaudir et d'interrompre par les murmures plus flatteurs. C'est ce qui est arrivé.... Décidément, le feu est là; et, passé, présent et avenir, tout est riant pour le simple voyageur que Paris avare va nous reprendre: hâtons-nous d'en jouir.

J'avais envie de signaler, en finissant, l'esprit, la gentillesse, la naïveté de Madame Herdlika dans la jeune Créole: le public s'en est chargé avant moi, je m'en rapporte à lui.

L'on nous fait regretter aujourd'hui de n'avoir pas vu *Louise*... a toujours des regrets, quand on manque une représentation des artistes de Paris.

A demain; à après...-demain....

Au Grand-Théâtre, *La Muette* a été représentée avec un ensemble auquel nous ne sommes pas habitués: Dérancourt a joué et chanté Mazaniello avec feu: applaudissemens.... Et quant à sa femme... Mais nous avons dit tout cela, je crois, dans notre précédent numéro. L'éloge est si doux à notre plume, que nous allions nous répéter.

3,000 fr. chaque jour, aux représentations de *La République* et... pire!.... Combien de phrases apologétiques dans ces quelques mois

ANNONCES.

A VENDRE. — Une jolie Boutique de trois métiers: crepe de chine 5/4 et 6/4, montés au dernier juste; ustensiles de fabrication. — S'adresser chez M. Raumieux, rue des Fossés, n. 8.

ARÈNE ATHLÉTIQUE

Située aux Brotteaux, au bout du pont Lafayette, dit du Champ-d'Asile, chez M. Coulomet.

AUJOURD'HUI JEUDI 15 AOUT 1835,

Représentation extraordinaire.

GRANDE LUTTE DES ATHLÈTES DU MIDI.

Contre les plus forts hommes de cette ville et des environs. Le prix accordé au vainqueur est de 200 francs.

On commencera par une petite lutte de demi-hommes de 16 à 20 ans, laquelle sera précédée des exercices du mat de Cocagne à 80 pids de hauteur. — Une montre d'argent sera le prix.

Prix des places: — Premières Galeries couvertes, 1 fr.
— Secondes id. id. 75 c.

Les portes et bureaux seront ouverts à 3 heures; l'on commencera à 4 heures; les exercices et la lutte commenceront à cinq heures et demies très précises.

L'affige du jour donnera les détails du spectacle, le nom des lutteurs et amateurs.

RESTAURANT, GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56.
Au fond de l'allée.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe, dîner à 1 fr. 25 c. composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et 1 fr. 50 c. la bouteille pleine. Déjeuner à 90 c., composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain.

Ou loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées. On reçoit des pensionnaires.

J. A. GRANIER, Gérant.